

QUELQUES LECTURES LITTERAIRES.

Simenon distinguait ses romans « durs », soit proprement littéraires, de ses « Maigret », qu'il considérait comme plus faciles, suivant sans doute l'avis de son correspondant André Gide.

La postérité lui a donné tort, semble-t-il, puisque La Pléiade a publié un choix des uns et des autres en les plaçant, à juste titre, au même niveau.

Ce mot d'introduction me sert de conduite pour la lecture de deux romans de nos confrères académiciens, deux romans policiers, « La Disparue de l'Île Monsin », d'Armel Job et « Jetez-moi aux Chiens » de Patrick Mac Guinness.

LES APPARENCES SONT TROMPEUSES.

Sur la 4ème de couverture de « La Disparue de l'Île Monsin », l'éditeur présente le récit de notre ami Armel (et voisin) comme un « thriller », ce qu'il n'est pas; ce genre de polar « américain » supposant une noirceur dont il est dénué. Parlons plutôt de « roman policier psychologique », bien que l'auteur paraisse mépriser les « psys », ces « fouineurs d'alcôve » (p. 36) et cependant, c'est bien la psychologie qui est le ressort de ce roman, ou plutôt la description de « caractères », des policiers, des suspects, des témoins, des proches des uns ou des autres, non pas la psychologie des profondeurs, nulle allusion à Freud, mais les motivations et causalités des conduites des personnages.

Armel Job maîtrise la combinaison des intrigues à la perfection, et l'expose dans une écriture « blanche », simple, claire, lisible, une clarté telle que le lecteur commençant à lire la première page, est entraîné malgré lui jusqu'au bout du livre; comme on dit, voici un livre « qu'on ne lâche pas ». L'auteur a du métier et conduit le lecteur par rebonds successifs là où il le désire. Il révèle les caractères par petites touches, sans obscurités, tous ces ingrédients activent une lecture rapide et agréable.

Les questions ne manquent pas : la notion de culpabilité, qui hante d'ailleurs la plupart des romans de l'auteur, et donc de la vérité; la présence de la souffrance : quelle douleur explique la disparition d'Eva, et de quoi souffre sa mère Helga ? L'auteur ne répond pas trop vite à ces interrogations, il ménage l'attention jusqu'au terme de l'action.

Mais les motivations des personnages semblent un peu trop crédibles, trop simples pour qu'on adhère totalement ; existe un manque mais c'est ce manque qui, la lecture achevée, pousse le lecteur à revenir en arrière et à relire certains passages cruciaux; l'on dira que la psychologie de ces caractères est trop compréhensible, pas assez complexe, marécageuse, et parfois le lecteur a l'impression gênante que l'auteur lui fait la morale, c'est une apparence, car, à la fin du récit, l'auteur ajoute une question essentielle...?

Détail non négligeable, l'Ardennais ou le Wallon trouvera dans ce roman, des plaisirs secondaires : des lieux de chez nous, des noms d'ici et de nombreux wallonismes savoureux qui accréditent la

vraisemblance du récit (pp. 40, 41, 70, 74, 123, 126). Le policier qui mène l'enquête n'a rien d'un Maigret ni d'un Rouletabille, il suscite sympathie et pitié comme Nowak, cet autre personnage-clé du roman, si réglo, si honnête qu'il en devient terne comme son épouse Edith.

Autre entrée du roman, l'univers de la musique qui ajoute à la poésie de nombreuses descriptions.

En conclusion, voilà un roman à lire en ces temps de « sinistrose », et qu'on pardonne la subjectivité de cette lecture d'un roman d'un ami, d'un confrère, d'un voisin dont « nous » sommes fiers.

UNE MAIN DANS LE CALCIF DE LA NATION.

Autre roman policier que celui de Patrick McGuiness avec les mêmes questions sur la culpabilité et la vérité. Un montage parallèle le construit : une ligne concernant l'enquête judiciaire, l'assassinat d'une jeune femme; une autre ligne à propos de l'adolescence d'un jeune policier, Alexander, passée dans une école privée réputée, les deux se recouperont dans le dernier tiers du livre.

Le héros, d'origine néerlandaise, se trouve plongé dans un collège à la discipline stricte, parmi des camarades qui résument déjà les qualités et défauts des adultes, ce qui nous vaut une critique non seulement de l'éducation prodiguée à la future élite britannique, mais de la société anglaise entière. Une atmosphère de puanteur, sperme et merde, des traitements sadiques, du harcèlement, une pédophilie larvée et

refoulée, du racisme, sauf chez un professeur, Mr Wolfphram et c'est celui-là justement qui sera accusé du meurtre de la jeune femme.

L'auteur se livre à une description acide de la presse « people » anglaise, et des réactions de la foule, cette masse, grise, neutre, veule et lâche. L'image du pont traverse tout le roman, ce pont qui invite au suicide les ados mal dans leur peau et persécutés : « Mourir présenterait aussi l'avantage de ne plus avoir à traîner partout ce corps bestial, de ne plus être enchaîné à cet animal qui brûle. » (p.10)

« Il n'appartient pas non plus à la clique d'Oxford et de Cambridge, avec leurs riches lieus (sic), leur blazer et leur cravate, leur délire avec la régate, et cette manière qu'ils ont d'appeler l'autre université, « l'autre endroit ». Ceux-là sont des imposteurs même quand ils sont authentiques, incapables de voir qu'ils sont des imposteurs justement parce qu'ils sont authentiques. » (p.93)

« Voici comment ça marche : vous avez besoin d'informations ? Vous n'avez qu'à demander. En général les gens veulent faire partie de l'histoire. » (. 126)

Et si ces gens hésitent, sacrebleu, on les paie pour qu'ils déblatèrent, médisent, calomnient, inventent si nécessaire.

Évidemment l'auteur sent par tous ses pores ce « collège », ses salles de classe, ses profs obsédés ou malades, ses chambres d'internes et jusqu'à ses latrines. Enfin, je dis l'auteur alors que je devrais préciser que c'est le personnage surnommé « ander », soit l'autre en néerlandais. Mal à l'aise dans son nouveau pays, dans sa nouvelle langue et qui ne sentira anglais que fort tard.

« L'anglais d'Ander est tordu, agrammatical, un vrai fourre-tout, mais il apprend vite », et de la sorte donne le change (p.84)

« La rumeur court qu'on se serait plaint d'un manque de discipline dans ses cours, ou de l'un de ces mots dont Ander a appris à se méfier : *autorité, fermeté, respect. Des mots de merde*, pense-t-il en anglais, car il pense en anglais à présent, il n'a plus besoin de se traduire constamment, *des mots de salaud*. C'est lui, sa personne tout entière qui a été traduite. » (p. 175.)

Cette société, semblable à un volumineux « fatberg », une montagne de graisse et de déchets divers, il s'y est inscrit, le voici policier devant enquêter sur un de ses anciens professeurs du collège.

Oui, l'auteur plonge « la main dans le calcif de la nation », le titre d'un des chapitres du roman.

« La vérité est sur la place publique; les mensonges aussi, ils se ressemblent. » (p. 204)

Le style de l'auteur est « chargé », de métaphores, d'allusions, et son analyse de la vie en général, riche de méditations sur le Temps, sur la Mort, sur le partage, - jusqu'où, jusques à quand peut-on partager la vie de quelqu'un-, et bien sûr sur l'éducation et l'enseignement.

Beaucoup de lecteurs de ma génération, qui ont vécu une adolescence d'interne dans un collège, se retrouveront facilement dans ce livre, malgré les caractéristiques anglaises de ces boîtes à produire les élites, ceux qui ont « le petit blazer, le dico dans le cul et le diplôme universitaire... » (p. 230)

Justice, Vérité, Culpabilité, chacun nage entre ces concepts, parfois fait du sous-l'eau, parfois surnage...est-ce dû à notre éducation judéo-chrétienne? Ces idées ne sont que billevesées, inventions, fumées selon les philosophes, Foucault, Deleuze, et Sartre déjà, mais nous n'en sortons pas. Un chapitre du livre de Mc Guinness, s'intitule « Le Procès. » Dans une classe du fameux collège, un prof met en accusation un de ses élèves, coupable d'être... un Irlandais, ce qu'il n'est d'ailleurs pas.

Dans les deux romans, les jeunes policiers enquêtent d'abord à charge du suspect qui n'est pas comme les autres. Vous avez dit « Justice »?

L'approfondissement de ces questions relève bien de la philosophie qui pourtant ne construit même pas des châteaux de sable... en apparence.

Deux romans, beaucoup d'interrogations sur la vie et la société, à lire durant ces temps confinés. Certes, comme dit plus haut, ma lecture est subjective et ces comptes rendus trop concis et partiels; cependant la qualité des deux romans est incontestable : riche dans le contenu, distrayante par le style. Je les avais achetés durant le premier confinement, j'ai donc eu tout le temps de les lire avant d'aborder les publications récentes de nos deux confrère/consoeur, Paul Mathieu et Anne-Marie Trekker.

Armel Job, *La Disparue de l'île Monsin*, roman, Laffont, Paris, janvier 2020, 291 p.

Patrick MacGuinness, *Jetez-moi aux chiens*, roman, Grasset, Paris, décembre 2019, 381 p. traduction de l'anglais par Karine Lalechère.